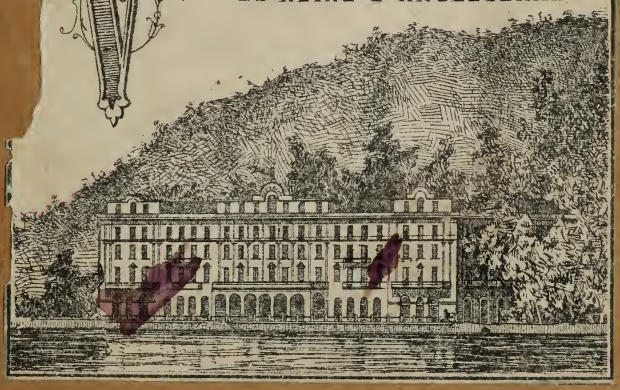
914.5312
F792vF
1890

CERNOBBIO

LAGO DI COMO

GRAND HÔTEL VILLA d'ESTE

ET REINE D'ANGLETERRE



OAK ST. HDSF

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

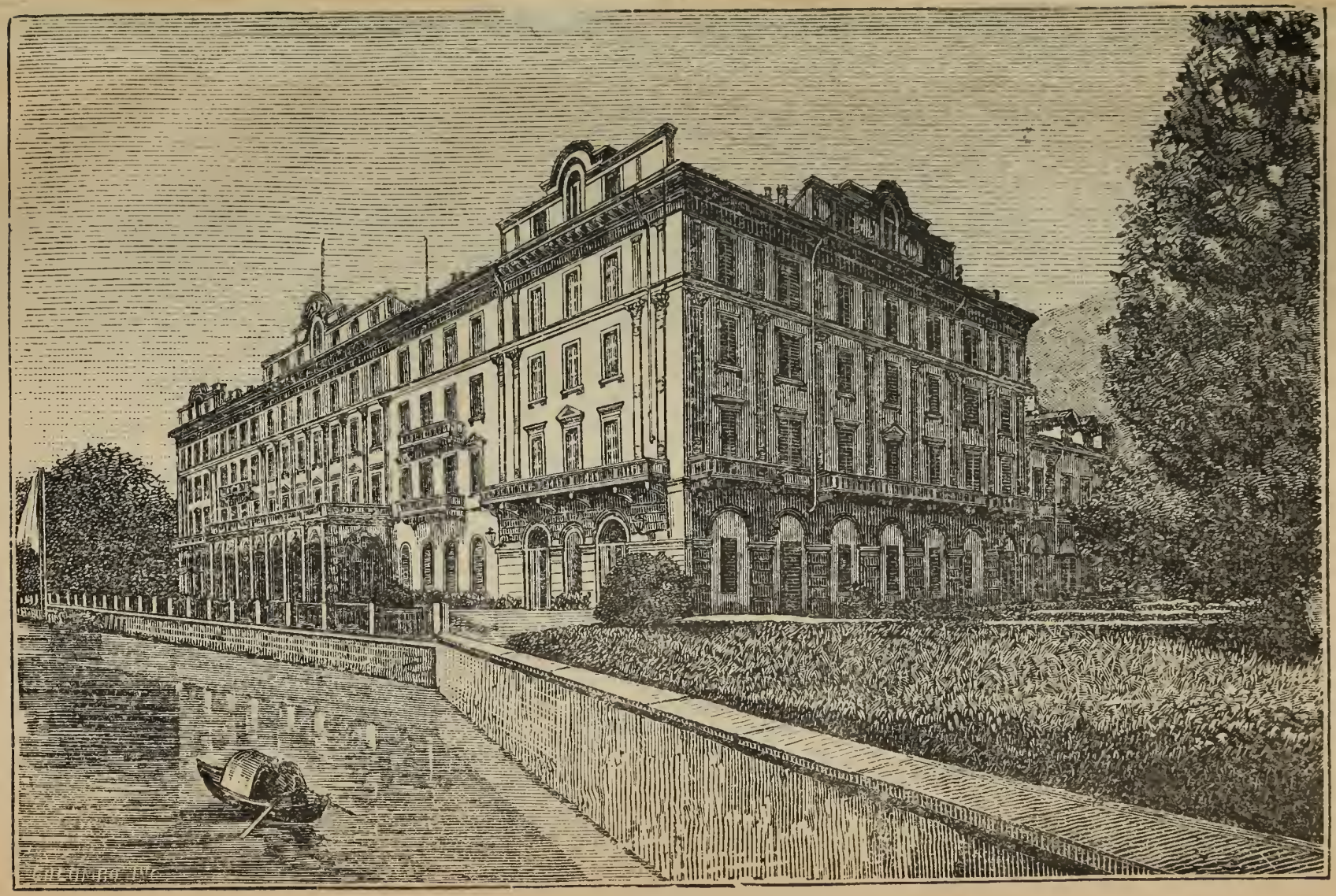
To renew call Telephone Center, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

MAR 2 2 1983

MAR 1 4 1983

L161—O-1096



BATIMENT DE L' HÔTEL

LA VILLA D'ESTE
ET SON
GRAND HÔTEL

APERÇU DESCRIPTIF ET HISTORIQUE

PAR LE

Dr FRANÇOIS FOSSATI

TRADUCTION FRANÇAISE

PAR LE

PROF. FRANÇOIS CONTINI
Directeur de l'École Technique au Collège Gallio

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

CÔME
IMPRIMERIE CHARLES FRANCHI
DE A. VISMARA
1890

Tous droits réservés

914.5312
F792vF
1890

M. SEXTON
21 F 38

DANS cette courbure que le lac de Côme fait au-dessus de Cernobbio, entre l'embouchure du torrent Garrovo et le Ceppo de Pizzo, est situé le grand Hôtel connu sous le nom de *Villa d'Este.*

L'ample édifice réfléchit sa façade majestueuse presque dans les eaux du lac, et il n'est séparé de celui-ci, que par une digue, construite de rochers vifs, avec une terrasse, où, pendant l'été, on peut jouir à son aise de la fraîcheur dans l'après-dîner, tout en

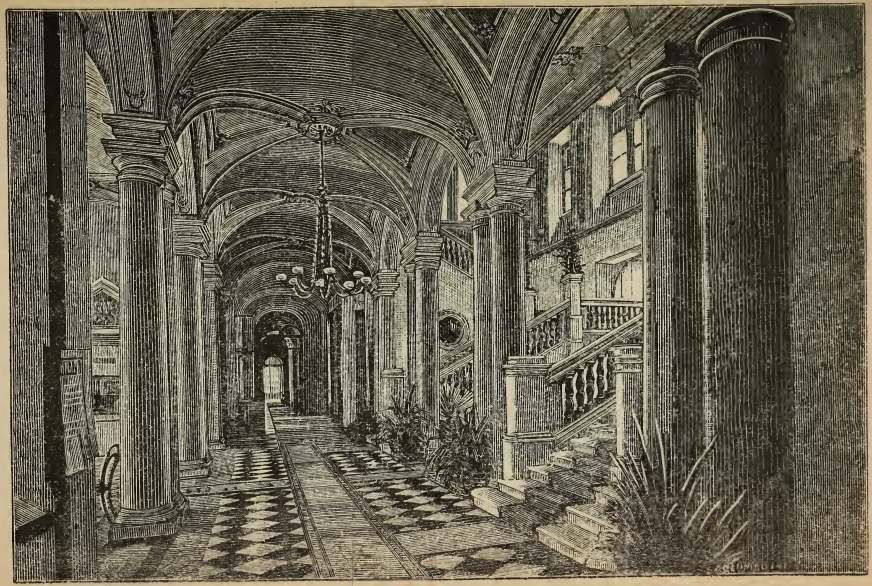
CAVAGNA LIBRARY
907939

contemplant étonné la scène ravissante du lac, des montagnes, et des maisons de plaisance circonstantes.

Au milieu de la digue on descend au lac par un double escalier, et l'on entre dans une nacelle légère, qui s'en va fendre les eaux placides, à la grande joie de tous ceux qu'elle porte.

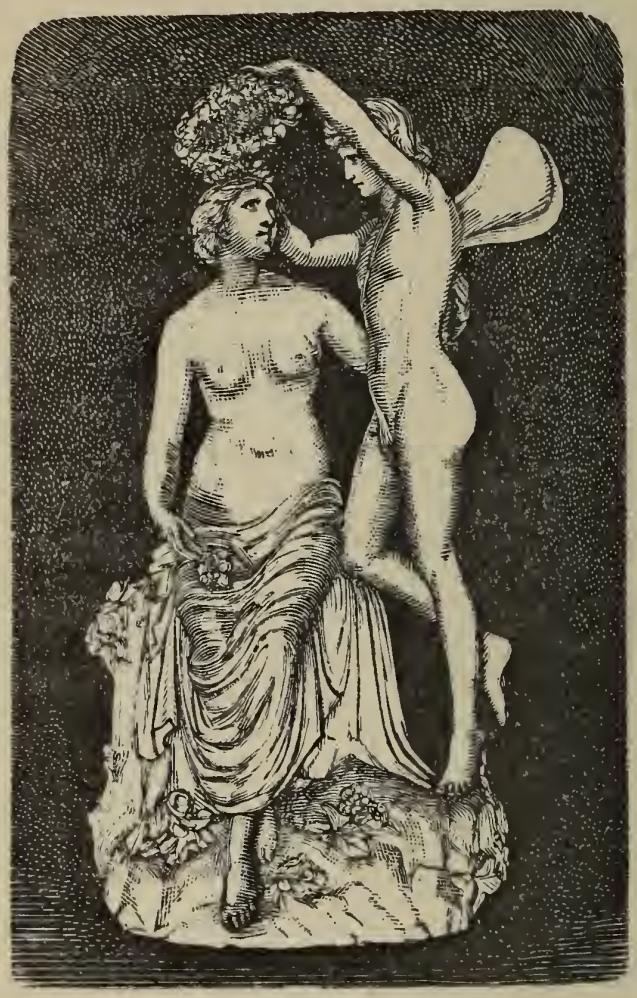
Une courte galerie de sept arcades soutenues par des piliers, avec une terrasse ouverte au-dessus, donne accès à l'intérieur de l'édifice, qui, le rez-de-chaussée non compris, compte trois étages, avec des balcons disposés symétriquement, et dans l'étage en mansarde sont de jolis petits appartements pour les gens de service.

Le vestibule, tout-à-fait princier, a le pavé en forme d'écaille, les parois luisantes et le plafond avec des ornements. Des colonnes jumelles supportent la voûte, et entre les colonnes postérieures et les parois, il y a deux grands escaliers avec balustrade à



VESTIBULE

petites colonnes bien travaillées, le tout en marbre blanc.



FLORE ET AMOUR

Du vestibule se détachent, en direction opposée, deux couloirs qui aboutissent aux salles du rez-de-chaussée. A droite il y a le

bureau, petite pièce singulièrement parée, qui servait jadis pour les bains; le salon des maîtres de la maison, remarquable pour sept petites peintures à fresque d'un art exquis, que l'on croit d'Appiani; puis la grand' salle à manger (table d'hôte) avec quatre colonnes.

A côté de celle-ci il y a la salle de jeu; dans deux niches on aperçoit les statues d'Adam et Ève, et au milieu de la salle, sur une plinthe, Flore et Amour, deux surprenantes figures au naturel, ouvrage en marbre d'auteur classique.

Il vient ensuite le salle de lecture, qui est garnie d'ouvrages illustrés, avec de belles reliures. Cette salle est tout-à-fait à la chinoise, soit dans ses décorations, que dans l'ameublement; ses parois sont couvertes d'un carton peint artistement à plantes, à fleurs, à oiseaux aux couleurs vives et gaies, qui font la joie de MM. les visiteurs. Sur la petite cheminée on voit une pendule avec deux candélabres à ses côtés, chef-d'œuvre de l'époque napoléonienne.

De cette salle, on va dans une autre pièce bien peinte, qui sert d'antichambre à un salon peu ample, mais qui est d'une élégance exquise pour ses dorures et ses fresques dans les compartiments du plafond; il fut ainsi préparé pour servir de salle à manger à Napoléon, lorsqu'en 1807 on devait ici recevoir cet empereur.

Au milieu du pavé est effigiée la couronne de fer, et aux deux extrémités sont les initiales B. C., qui signifient Barthélemy Calderari, propriétaire en ce temps de la Villa.

Une salle aux parois en mosaïque, qui n'est pas sans effet, y est tout près.

Du vestibule en passant par le couloir à gauche, on a la salle destinée aux fumeurs; de ses parois penchent des tableaux à l'huile avec des sujets flamands, entre autres, un qui représente une marine. Tout près il y a la salle de conversation, pièce vaste et bien aérée, avec quatre colonnes, et si l'on n'y voit pas de grandes décorations, sa simplicité

et surtout l'harmonie des nuances, ne la rendent pas moins majestueuse.

C'est ici que l'artiste sent son âme s'élever et se réjouir à la vue de ces tableaux classiques: Le Père Eternel; l'enlèvement de Polissena, de Podesti; Agar avec Ismaël dans le désert; les Naufragés.

On ne doit pas oublier de remarquer dans les couloirs les demi-reliefs en plâtre représentant: Le Rédempteur qui donne la vue à l'aveugle; Pierre Capponi devant Charles huit; une figure qui sembie celle d'un poète assis sur un écueil, et une joueuse de harpe.

Maintenant rendons-nous aux étages supérieurs. Ici on voit des couloirs amples, aux parois desquels sont accrochés nombre de tableaux (portraits), représentant les principaux personnages de la famille, qui, dans les siècles passés, fut propriétaire de la Villa. Des salles et des chambres embellies avec variété, bon goût et élégance, rendent ce séjour on ne peut plus agréable; les tableaux'

les glaces et les meubles sont vraiment dignes d'une maison princière.

Aux côtes des deux escaliers qui partent du premier étage, sont placées deux statues en plâtre, au naturel; l'une, c'est un gladiateur blessé; l'autre, une prière.

Au deuxième étage il y a l'église anglicane.

Celui qui aime jouir d'un coup d'œil ravissant tout en dominant les environs de l'hôtel, n'a qu'à gravir les deux cents marches qui mènent au-dessus de la mansarde; là-haut, il trouvera un large dédommagement à la fatigue endurée.

Ce palais comprend dix salons et plus de cent trente chambres spacieuses, bien aérées et bien exposées; ici on est forcé de bannir de son esprit cette sombre mélancolie qui tue, pour y remplacer la gaîté la plus naïve, compagne de la bonne santé. Quant aux chambres, elles sont disposées de manière à former des appartements séparés l'un de

l'autre, pour l'agrément de ces familles qui souhaitent vivre à l'écart de toute société.

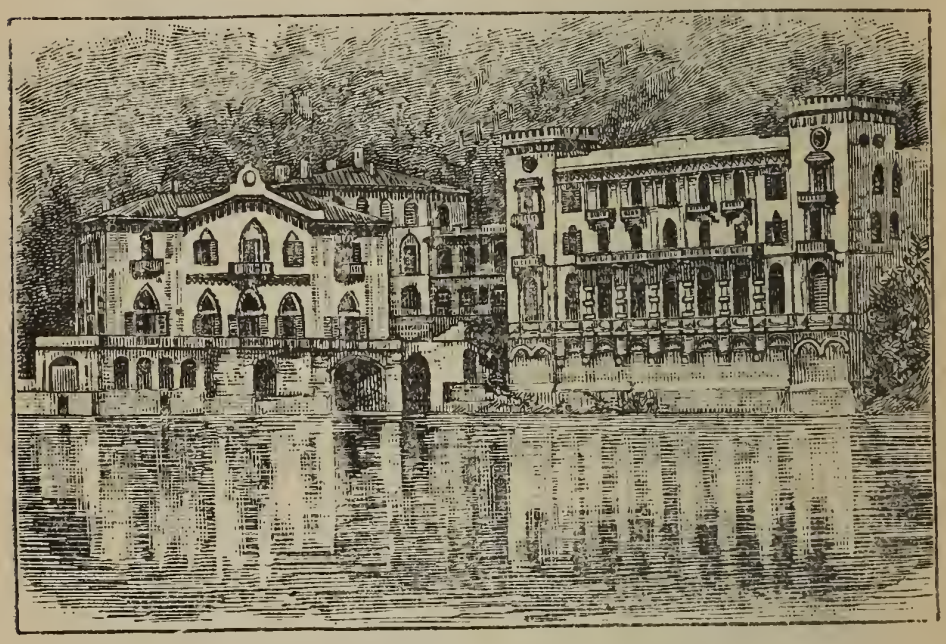
L'édifice, en prolongeant ses ailes vers le côté postérieur, laisse une grande cour au milieu, au fond de laquelle jaillit une fontaine d'un parterre fleuri.

Du côté de l'hôtel exposé au sud, et au travers des bocages touffus, s'ouvre l'allée qui va rejoindre le chemin de Cernobbio, étant là l'éntrée à la Villa, pour ceux qui arrivent par la voie de terre.

Près du pont du chemin Regina, sur le torrent Garrovo, s'élève le petit palais dit de Malakof, et peu loin de celui-ci, le Casino suisse; un autre bâtiment (la Villetta) est au bord du lac. Entre le petit palais Malakof et la Villa, il y a une maison avec bureaux de poste et de télégraphe, pour le service de l'hôtel.

Du côté montueux il est une vaste cour, dont une grande partie est ombragée par de vieux platanes, quelques-uns vraiment gigan-

tesques; le plus gros, mesuré à la hauteur d'un mètre de la terre, a le tronc de presque cinq mètres et demi de circonférence. Cette cour aboutit au Casino des Bains, et après celui-ci s'élève, sur un écueil, le palais: *Reine*

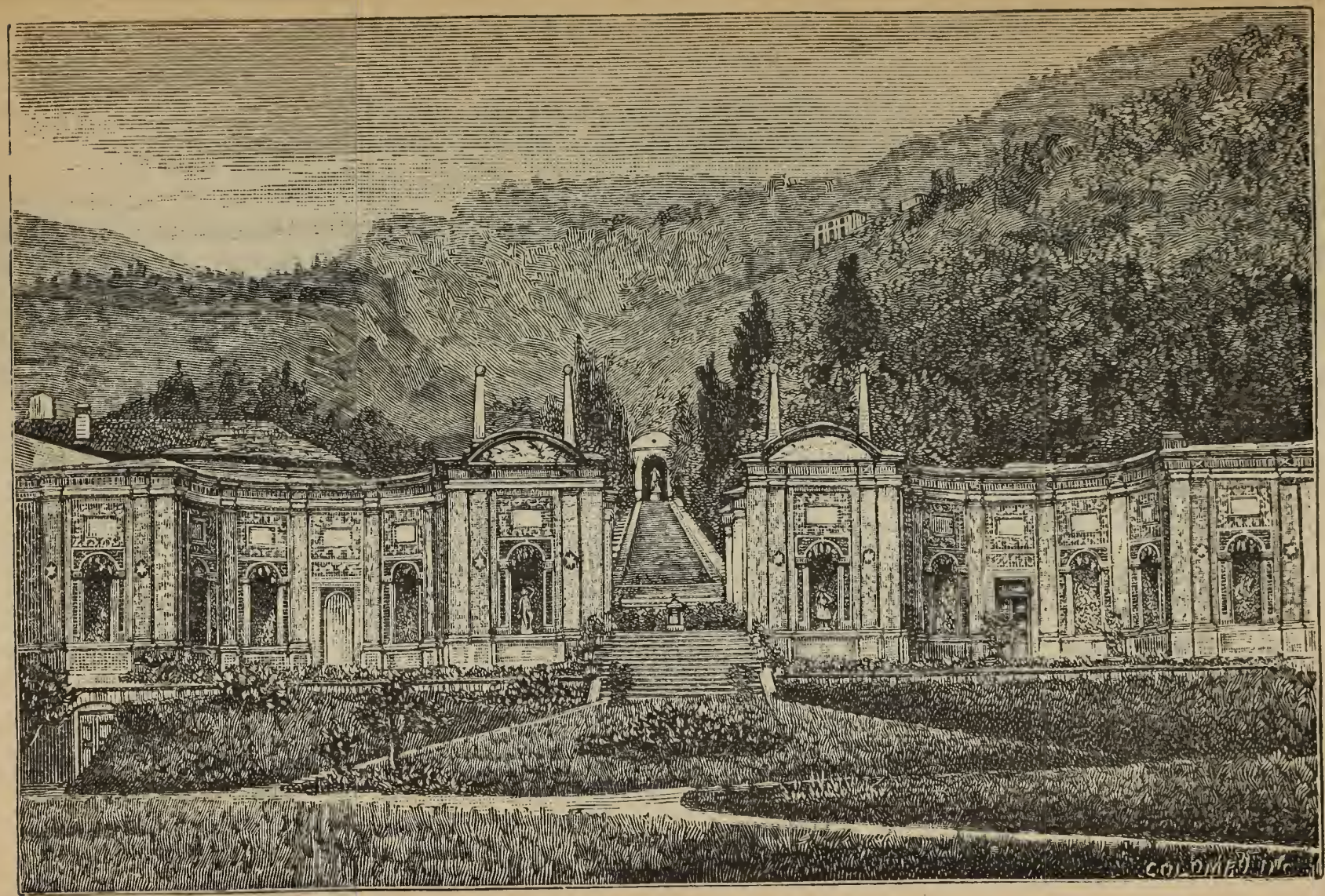


« PALAIS REINE D'ANGLETERRE »

d'Angleterre, dans lequel, ainsi que dans le Casino de Bains, sont beaucoup d'appartements commodes, qu'on loue par mois et par an. Des darses, des écuries et des remises complètent cet édifice.

Au fond de la grand'cour, vis-à-vis du lac, est une haute muraille en forme de deux hémicycles, couverte de mosaïque avec des niches, et par l'escalier, qui est au milieu de sa largeur, on entre dans le parc, en passant un pont sur le chemin public, appelé Regina. Voilà l'allée magnifique des Cyprès, qui, par une douce montée, mène à la grotte d'Hercule. Là, une statue gigantesque représente ce héros qui va jeter à la mer son ami Lica, de ce que celui-ci lui a apporté la chemise fatale de Nessus. Le bassin qui est derrière la statue, recueille l'eau tombant d'entre les tufs.

L'allée est flanquée par des parapets construits en forme de longs degrés penchants et creux, de manière que l'eau de la grotte, passant par de petits canaux cachés sous le gazon, paraît dans le bassin du premier degré, et coulant comme deux ruisseaux, tombe de l'un en l'autre jusqu'en bas, avec un effet surprenant.



MURAILLE EN MOSAÏQUE

Tout près de la grotte on voit la cascade que fait l'eau du Pertugio, qu'on appelle en dialecte du *Bougée*, et on l'aperçoit du pont en bois qui traverse la petite vallée. Au-dessus de celle-ci il y a deux autres cascades avec de petits ponts. Lorsque le courant est gros, et qu'il précipite du haut avec un tel bruit qu'on l'entend de loin, il choque par ses flots écumeux ces petits ponts, de manière à en empêcher le passage.

De là, descendant par le sentier qui serpente, on parvient à un petit temple, soutenu par six colonnes, dans lequel on admire la statue de Minerve, ayant à sa droite le buste de Télémaque. Gravissant encore le côteau, au travers des bocages de lauriers, au-dessus de la grotte d'Hercule, on entre dans les Champs Elysées. Ici l'on voit des murs et des arcs détruits à dessein, à faire croire à la ruine d'un ancien bâtiment. Un souterrain en forme d'une crypte, disposé lui aussi exprès comme un labyrinthe; des

détours et des cavernes à tufs pareils aux stalactites, où pénètre, par des œils de bœufs, une lumière faible et jaunâtre, produite par la couleur des vitres, donnent à ce lieu un je ne sais quoi de mystérieux, tel que dans les souterrains des temples égyptiens. Quelques pas encore, et voilà l'antre du Ceranico. Un petit escalier de peu de marches, mène au pied d'une porte, sur laquelle on lit: *Regni silenzio e l'oracolo parlerà.* Au-dedans il y a une petite chambre circulaire à voûte. On dit qu'au milieu de cette pièce, il y a peu d'années, était une femme en chair et en os, pour représenter au naturel l'enchanteresse de ce lieu. Elle fut ensuite enlevée, pour ne pas causer un sens de dégoût à MM. les visiteurs. De cette chambrette, on va à un petit temple, éclairé en haut par des fenêtres en demi-cercle; les parois et la voûte en sont peintes au clair-obscur. Remontant un escalier tournant, on s'éloigne de ce lieu écarté, et l'on respire l'air libre: ici, sont

encore des arcs détruits et des colonnes mutilées, ce qui fait songer aux décombres de l'ancienne Corinthe.

Un sentier commode et exposé au soleil mène au faîte de la montagne, où sont disposées en longue ligne des fortifications en miniature.

Tandis qu'on est en train de parvenir là-haut, on peut se rendre voir le *Mal passo*, précipice très élevé, d'où se jettent les eaux du Pertugio, en interrompant le sentier : lorsque le torrent est sec, il faut hasarder le pied sur le rocher glissant pour y passer. Maintenant regagnons le sentier qui mène aux redoutes.

Celles-ci, consistent dans une muraille crénelée, avec des tourelles et des châtelets, qui ont l'air d'une véritable forteresse, et, par leur hardiesse, semblent braver les regardants à faire preuve de leur résistance. De la dernière de ces redoutes, qui donne précisément sur le lac, on peut mieux con-

templer le tableau magnifique qu'on a sous les yeux; on aperçoit dans le lointain les charmantes villas de Borgo Vico et de l'Olmo, et plus en arrière les hauteurs de S. Fermo, que Garibaldi rendit célèbres dans les fastes de l'histoire Italienne, par sa victoire remportée sur les Autrichiens, le 27 mai 1859. Tournant le regard à gauche, on admire une chaîne de montagnes, sur le faîte desquelles sont nombre de chaumières qui réjouissent l'œil du spectateur; on voit le mont Brunate, avec le pays où fut en nourrice Alessandro Volta, et où naquirent les frères Monti, Maurice l'historien, et Pierre le philologue, mais ce dernier si savant, à faire on ne peut plus étonner cet anglais, qui, étant parvenu là-haut et l'ayant connu, s'écria: Je suis fort aise de trouver ici un littérateur célèbre!

Si enfin, l'on contemple de ce lieu éminent les eaux du lac, avec toutes ces charmantes villas et ces industrieuses bourgades qui l'entourent et s'y réfléchissent, le spectacle sera encore plus ravissant.

Ie vois

> Le pêcheur pauvre qui, sur l'onde douce,
> S'en va chantant et tout attend du sort.

Tableau vraiment sublime!

Ce parc magnifique, ce lieu de plaisance est tout-à-fait digne d'embellir les palais somptueux des princes d'Este, desquels il tire son nom, par la ressemblance à leurs jardins déjà célébrés par la Muse du Tasse.

Le climat frais et délicieux dans les jours caniculaires, doux et confortant en plein hiver; l'opportunité de faire d'agréables promenades sur les côteaux voisins, où l'on voit à chaque instant une villa, un belvéder; les excursions salubres aux monts très élevés Bisbino et Generoso, du faîte desquels on embrasse d'un regard un vaste horizon, depuis le cercle neigeux des Alpes, jusqu'aux Apennins boisés et à la royale Soperga, tout cela, dis-je, concourut à rendre la Villa d'Este le séjour favori des ministres, des princes,

des rois. Quant à l'hôtel, il présente tout le confortable qu'on peut souhaiter, et rivalise avec les maisons les plus importantes de la Suisse; on y parle plusieurs langues, et le service en est rempli avec la dernière ponctualité.

Maintenant il faut exposer un peu d'histoire sur ce lieu, car il en a une toute particulière.

Le premier souvenir qu'on a d'une maison bâtie près du torrent Garrovo, dans l'endroit appelé *Portellio,* est la retraite où plusieurs femmes s'étaient enfermées pour faire pénitence, et s'y entretenir par leur propre travail. Cette maison fut érigée en cloître monastique sous la règle de Saint-Augustin, avec le titre de Saint-André, le 18 avril 1442, par le cardinal-évêque de Côme, Gérard Landriano, et continua de la sorte jusqu'en 1784, où elle suivit le sort de tous le couvents abolis par Joseph deux.

Mais le Garrovo devait recevoir sa re-

nommée du cardinal Tolomeo Gallio, fils de Nicolas, né à Cernobbio en 1527, et mort à Rome en 1607. Il avait commencé par faire bâtir au Garrovo, l'an 1568, un palais somptueux, d'après le dessin de Pellegrino Pellegrini, célèbre architecte né à Bologne, lequel devait ses jours à un père originaire de la Valsolda. Son Éminence avait l'intention de passer dans cette agréable retraite les derniers jours de sa carrière, loin des soucis ennuyeux de la diplomatie, dans lesquels il avait été plongé par plusieurs pontifes, y dévouant une grande partie de sa vie. On n'a pas de souvenir certain, si l'endroit du Garrovo était une propriété acquise par Tolomeo, où bien s'il l'eût eue en héritage par son père. Cependant, ce qui me retient dans cette dernière opinion, ce sont les paroles de Paul Giovio dans sa Description du Lario (*Pauli Jovii novocomensis Descriptio Larii Lacus*), écrite en 1558 et pubbliée l'année suivante à Venise: *Larii fluctibus*, dit-il,

alluuntur Garinnia (on doit lire *Garvinia) et Speciana, honestissimorum civium villæ;* cet *honestissimorum* indique la famille remarquable des propriétaires du Garrovo et de Pizzo.

Le palais surgit avec une architecture noble et sévère, présentant tout le confortable possible, et cette élégance que demandait la libéralité du Cardinal de Côme, car on appelait ainsi Tolomeo Gallio. Cependant, celui-ci ne put jouir des loisirs heureux et placides qu'il s'était proposés, car sa charge de secrétaire pontifical l'obligeait de rester à Rome. En mourant, il légua par testament cette Villa magnifique à son neveu Tolomeo Gallio duc d'Alvito, fils de son frère Marc, et époux de Barbara des Comtes Borromei, lesquels y séjournaient souvent. — La magnificence de la Villa Gallio est rappelée par Boldoni dans son Lario *(Sigismundi Boldonii patricii mediolanensis Larius): In ipso ripæ margine jacet Garvium, cujus*

villæ amplissima viridaria tum arboribus, tum piscinis læta, hinc torrente, vel monte, hinc verberante muros lacu terminantur. Il écrivait cela en 1616. — Robert Rusca (*Descrittione del contado e vescovato comasco,* Plaisance, 1629) parlait ainsi du Garrovo: « À l'embouchure du Garrovo M. le cardinal Gallio fit bâtir deux palais, un pour les gens de service, et l'autre pour lui et ses domestiques, cherchant à introduire dans cette Villa toutes ces commodités et ces jolis ornements, qui feraient la joie d'un prince ». Je passe sous silence les remarques que font du Garrovo Porcacchi (*La noblesse de Côme,* Venise, 1569) et Minozzi l'enflé (*Le delitie del Lario,* Côme, 1638), puisqu'ils n'ajoutent rien à ce que nous avons déjà dit.

Le 14 août 1615 le palais du Garrovo était en réjouissance, car il venait d'y arriver le fils du Roi du Maroc, avec sa suite, ètant de passage par Côme. On peut aisément s'imaginer la grande merveille des riverains en

voyant ces visages tout noirs, et peut-être les premiers qu'on eût vus en ce lieu, car les relations avec la Mauritanie, n'étaient alors ni faciles, ni fréquentes. Le duc Tolomeo et son épouse firent dans cette circonstance les accueils les plus flatteurs à leurs hôtes.

Louis Rusca dédie quelques vers au Garrovo, dans son livre: *Le delitie et meraviglie del Lario;* Côme, imprimerie Turato, 1626; les voici comme un essai de ce poète ampoulé et arcadien :

Al piè di monte alpestre
In riva al Lario, in sì bel piano assiso,
Sei palagio, o terrestre
Novello paradiso?
Per tanti fregi tuoi
Stanza real potrei ben dir che sei,
Gran palagio d'Eroi,
E paradiso bel di Semidei;
E men del ver direi,
Che il tuo Signor e mio,
Quì, qual terreno Dio,
Con felice fortuna

Viene congiunto ad una
Più che terrena Dea,
Qual si può dir la nobil Borromea;
Ma fèrmati umil Musa,
Ch'albergo sì giocondo
In cui accolto è tutto il bel del mondo,
Il canto tuo ricusa;
Di sol, che, qual divina
Stanza, fia degno loco
Di Francesco e Giustina,
Che quanto altro dirai, tutto fia poco.

En voici la traduction:

« O toi, qui es assis dans un lieu si char-
« mant, dis-moi, es-tu un palais, ou un
« nouveau paradis sur terre? Tes beautés
« sont sans nombre; et si je disais que tu
« es digne d'être le siège des rois, des héros,
« des demi-dieux, je serais encore au-des-
« sous du vrai. Ton Maître, qui est aussi le
« mien, vit ici comme un Dieu, car il a le
« bonheur d'avoir pour compagne ce rejeton
« des Borromeo, laquelle est plutôt une
« déesse qu'une femme. Mais, arrête-toi ma

« Muse; tu ne saurais chanter convenable-
« ment les louanges d'une demeure, qui ren-
« ferme tout ce qu'il y a de plus beau au
« monde. Dis plutôt qu'elle est digne de
« François et de Justine; tu en auras dit
« assez ».

François était fils de Tolomeo Gallio et de Barbara Borromeo, et Justine, son épouse, appartenait aussi à la maison des Borromeo: ils quittèrent ensuite le séjour du Lario, pour aller s'établir définitivement dans leur duché d'Alvito, près de Naples.

En 1747, les héritiers de ce couple ducal accordèrent gratuitement aux Jésuites leur palais du Garrovo, négligé depuis plus d'un siècle, pour qu'ils pussent se livrer à leurs exercices spirituels, et ceux-ci y restèrent jusqu'à ce qu'on eut supprimé leur Ordre.

Les Gallio, ducs d'Alvito, gardèrent leur propriété du Garrovo jusqu'en 1795; ensuite elle passa au marquis Barthélemy Calderari, qui en fit l'acquisition. Ce fut celui-ci qui fit

réparer la Villa, et ouvrir l'allée qu'on voit encore aujourd'hui, de laquelle nous avons déjà parlé au commencement de cet ouvrage.

Le marquis étant mort en 1806, le Garrovo passa à sa femme Victoire Peluso, qui convola, en s'unissant au général comte Dominique Pino.

Cet homme, qui ajouta beaucoup aux nombreuses gloires stériles, dont fut pleine l'époque napoléonienne, naquit à Milan en 1760. Jusqu'à l'âge de 37 ans il ne fit que gaspiller son temps, car l'occasion d'étaler ses vertus cachées ne s'était pas encore présentée; et certes, personne n'eût pu s'imaginer qu'il eût dans la suite, et par ses éclatants succès militaires, à acquérir tant de renommée, tant de lauriers. Sans vouloir faire ici sa biographie, nous nous bornerons à rappeler ses principaux exploits.

Lorsque les Français descendirent en Italie en 1796, Pino fut un des premiers à s'enrôler volontaire dans la légion lombarde, et

bientôt il gagna le grade de chef d'une brigade: ensuite il fut envoyé envahir les États du Duc de Parme, où il reçut le grade de colonel.

En 1799, dans les champs de la Trebbia et de Novi, les Italiens s'efforcent de tenir tête aux Autrichiens et aux Russes, mais ils sont refoulés dans les Romagnes, où était le général Montrichard, aux ordres duquel vont se ranger Lahoz et Pino. Ayant été soupçonnés tous deux de vouloir soustraire le pays à la dépendance du Directoire, ils sont destitués. Lahoz s'en va combattre sous les drapeaux Autrichiens, et Pino court, comme simple soldat, offrir son bras au général Monnier, qui était assiégé dans Ancône, par la flotte Russe-Turque. Pendant ce siège très long, terminé le 16 novembre 1799, par la reddition de la ville, Pino étala d'extraordinaires talents militaires.

Le 14 janvier 1801, Pino, marchant à la tête de presque 3000 hommes, pour aller

attaquer les Napolitains à Sienne, les rencontre à peu de distance de la ville : les apercevoir, les choquer et les mettre en fuite, ce fut tout un pour Lui. Les Napolitains vont s'enfermer dans la citadelle, mais Pino en terrasse les portes à coups de canon ; il entre le premier, suivi des hussards et de quelques fantassins, et courant aux ennemis qui s'étaient retranchés sur les collines, les met en déroute avant le coucher du soleil.

Le 23 novembre 1803, il quitte Milan avec sa division italienne, pour se rendre à Paris, mais pendant le voyage il se casse une jambe ; aussi, se faisant remplacer par Teulié, s'en retourne à Milan pour réparer cet accident. S'étant aperçu que le chirurgien ne lui avait pas remis la jambe, il la casse de nouveau afin qu'il opère mieux. Ce malheur, qui le tint longtemps dans l'inactivité, engagea Napoléon à le nommer ministre de la guerre du nouveau royaume d'Italie, par décret du 13 août 1804.

Le 14 octobre 1806, il est élevé au grade de premier capitaine des Gardes, et après la paix de Tilsitt, il va rejoindre les troupes italiennes incorporées dans l'armée du maréchal Brune, qui était engagé dans la guerre contre Gustave IV roi de Suède. Pino prend le commandement de sa division, le 25 juillet 1807, et se distinguant beaucoup dans la campagne de Poméranie, où il reçut de grands éloges, a l'honneur de gagner l'ordre de la Couronne de fer, et d'être créé comte de l'empire.

Mais les talents militaires de Pino devaient briller bien plus dans la guerre longue et sanglante de la Catalogne, où se distinguèrent aussi bien d'autres vaillants Italiens.

Le 7 novembre 1808, nous trouvons Pino avec Reille au siège de Rosas, ville fortifiée, surtout pour le fort Bouton, la prise duquel importait beaucoup pour pouvoir battre la ville. Pino, qui pouvait compter sur la valeur connue de ses Italiens, fit escalader le fort

avec tant de bravoure, que tous se couvrirent de gloire, et la ville dut capituler le 5 décembre.

Il était d'opinion que le but principal d'un général en campagne, doit être celui de s'attirer la bienveillance de ses soldats. En effet, ceux-ci lui étaient tellement affectionnés, qu'à un seul de ses signes ils auraient essayé toute entreprise, quelque malaisée qu'elle fût.

Le major Camille Vaccani, qui fut en même temps témoin et acteur sur le théâtre de cette guerre, dit dans sa *Storia militare degli Italiani in Ispagna*, qu'au 21 juin 1809 Pino devait guider ses troupes à Llagostera; mais comme il manquait de cartes, ne savait au juste quelle direction prendre. « À l'entrée d'un bois, nous rencontrâmes una vieille femme échevelée et fuyarde, laquelle, nous croyant de nation espagnole, soulagea par quelques mots le général Pino, qui ne songea nullement à la détromper: elle l'assura que le chemin qu'il avait pris devait le conduire

précisément à Llagostera, ajoutant que si on la voulait pour guider nos pas vers ce pays, qu'elle croyait en ce moment occupé par les français, elle s'y prêterait de bon cœur. De cette manière nous n'aurions pas à nous tromper sur la direction. En outre, elle faisait paraître son excessive amertume, en appellant les français des gens sans foi, n'ayant d'autre but que celui de troubler le repos de sa patrie, et de piller les temples de son Dieu. — S'il le faut, disait-elle, je suis prête à verser mon sang, pour les exterminer tous tant qu'ils sont. — Exaltée de la sorte, et toute plongée dans ce délire de religion et de patrie, elle nous mena volontairement par ce chemin boisé jusqu'à la plaine, d'où l'on aperçoit en haut le côteau isolé de Llagostera; enfin, lorsqu'elle fut désabusée sur notre compte, elle fondit en larmes, et on l'abandonna en paix à son sort. » Le général Pino, suivi de son État major, entre dans Llagostera, qu'il trouve toute déserte. Un

seul vieillard était debout sur le seuil de sa maison, et au moment où l'État major passe devant lui, il saisit un fusil et le décharge contre cette masse, qui heureusement n'est pas atteinte. Sans se troubler le moins du monde, il se laissa arrêter par les soldats, et ayant été questionné sur l'indigne action qu'il venait de commettre, il répondit avec hardiesse, qu'il se sentait poussé par une force supérieure à endommager, d'une maniére quelconque, même en dévouant sa vie, les ennemis de son Dieu, de son prince, de sa patrie, et gardant jusqu'au dernier moment un stoïcisme sans égal, il fut exécuté.

Aussitôt après, c'est-à-dire dans le même jour, Pino s'empare de S. Feliz de Quixol, position importante enlevée à une colonne d'Espagnols, et dès ce moment il marche toujours victorieux le long de la côte de la Méditerranée, poursuivant les ennemis, jusqu'à ce que près de Girone il les met complètement en déroute (26 septembre).

Mais la victoire la plus importante et la plus glorieuse, que ce général intrépide et avisé remporta sur les Espagnols, ce fut la prise de Hostalrich, ville bien munie et défendue par des forces deux fois supérieures aux siennes. Le siège dura longtemps; et si les assauts répétés des Italiens furent énergiques, la défense des Espagnols n'en fut pas moins désespérée; mais enfin ceux-ci durent céder à l'intelligence et à l'adresse de notre héros, qui entra dans la place le 7 novembre, et par sa victoire il contribua si bien au sort de cette campagne, que Girone, elle aussi assiégée par les Français, dut se rendre (10 décembre).

Après ces faits éclatants Pino se rendit a Paris (20 décembre); de là il revint voir sa patrie, et vers la fin de septembre 1810 il retourna en Catalogne, où Macdonald le retint pour qu'il gardât la place difficile de Barcelone. Mais Pino, qui aspirait aux combats, et regardait cette inertie forcée comme

un affront à son amour-propre, en fut irrité; aussi demanda-t-il et obtint de repasser en France.

Nous voilà au 17 février 1812. L'armée d'Italie sous les ordres de Beauharnais, avec l'élite des généraux italiens, et parmi eux Pino, part de Milan pour rejoindre sur la Vistule l'armée française, en marche vers la Russie. Dans cette malheureuse campagne que valurent-ils le courage, les victoires et les dévouements, si ce n'est à épuiser les forces, à éclaircir les rangs de la grande armée, et à préparer de bonne heure le tombeau de cet immortel qu'on eût cru invincible? Pino partagea avec un calme constant les succès et les malheurs de ses compatriotes, et son dernier exploit ce fut la prise de Maloiaroslawetz (24 octobre), où une balle russe le blessa grièvement à une jambe.

Ayant été renvoyé en Italie dans l'automne 1813, il prit part à la guerre contre les Autrichiens, mais soupçonné de favoriser

secrètement les desseins téméraires de Murat, le prince Eugène le rappela a Milan, où il est probable que Pino n'était pas étranger à l'insurrection du 20 avril 1814 (1).

C'est dans ce moment, que le Sénat délibérait sur les moyens de conserver au vice-roi la couronne d'Italie, à laquelle Napoléon avait renoncé, par l'abdication qu'il fit à Fontainebleau (11 avril). A peine eut-on créé

(1) Ie dis probable, parce qu'entre Pino et le vice-roi existait une telle rancune, qui ne cessa qu'à leur mort. Elle avait été causée par la conduite équivoque que Beauharnais tint envers notre général dans la campagne de Russie: bien plus, ce prince ayant un jour blessé l'honneur des Italiens, par quelques phrases injurieuses, Pino en fut tellement piqué, qu'il lui reprocha son injustice, et dans l'excés de la colère il déceignit à l'instant son épeé, et la jeta sur la table d'Eugène, qui, ayant reconnu sa faute, la rendit tout de suite à ce brave. Mais depuis ce jour-là toute bonne intelligence cessa entre eux. (Vois les biographes de Pino, et surtout Jacques Lombroso dans sa Galerie militaire).

la Régence dans la capitale lombarde, on en élut Pino président, et cette charge fut ratifiée par les collèges électoraux, qui s'étaient réunis dans ce but. Il fut aussi nommé commandant en chef de toutes les forces de l'Etat; mais les Autrichiens étant entrés dans Milan, Pino se démettait de cette charge, et en laissait le commandement à Sommariva, lombard, aux services de l'Autriche; ensuite, par sa proclamation du 30 avril 1814, il saluait l'armée. Après le 23 mai l'armée italienne était dissoute, et Pino rentrait dans la paix de la retraite, avec le grade de lieutenant maréchal, à la solde de l'Autriche.

Voilà le personnage que nous avons rencontré à la Villa du Garrovo, et dont il nous a plu entretenir, un peu en détail, les aimables lecteurs, pour la popularité qu'il jouit, non-seulment dans l'armée, mais aussi dans toutes les villes lombardes.

C'est pour fêter l'arrivée de son époux, que M.me la comtesse Pino fit dresser sur le

dos de la montagne ces redoutes simulées, avec les rideaux (1) qu'on voit encore aujourd'hui, et Pino en fut si enchanté, qu'il fit venir un jour de Milan les élèves du Collège Militaire Saint Luc, institué par son concitoyen le général Teuillé, afin d'y livrer une finte bataille, avec assauts et escalades aux tours.

A peine l'Italie fut-elle redevenue au pouvoir de l'Autriche, et que les chemins se rouvrirent aux étrangers, ceux-ci affluèrent de toute part, pour admirer les beautés de ces lieux, se réjouissant presque (qu'on me passe le mot) de notre perte. Parmi les per-

(1) Dans presque tous les guides de Côme, et même dans la *Grande Illustrazione del Regno Lombardo Veneto*, on lit que ces redoutes sont une imitation de celles de Tarragone. Je ne crois pas que la comtesse ait voulu honorer son époux, en lui mettant sous les yeux le simulacre d'une fortification enlevée par d'autres, car Tarragone tomba lorsque Pino avait déjà quitté l'Espagne (28 juin 1811).

sonnages les plus importants, il faut remarquer la princesse de Galles Caroline Amélie Élisabeth de Brunswick-Wolfembuttel, fille du duc de Brunswick, et d'Auguste, sœur de Georges III roi d'Angleterre. Elle était très aimable, spirituelle, tout ardeur; belle, si tu veux, mais de formes un peu grossières: cependant Mirabeau lui avait adressé des éloges. Le 2 décembre 1794, lorsqu'elle avait déjà atteint sa vingt-sixième année, on conclut son mariage, par l'entremise de James Harvis comte de Malmesbury, avec son cousin Georges Auguste Frédéric prince de Galles, et héritier présomptif de la couronne d'Angleterre, lequel avait rempli la cour de turpitudes et de scandales, et était déja uni secrètement à une catholique irlandaise (1), quoique ce mariage n'eût aucune validité, étant contraire aux lois du royaume.

(1) M.me Fitz-Herbert — Le prince de Galles joue un rôle dans *Kean*, un des plus célèbres drames d'Alexandre Dumas.

D'un côté, la vie fort déréglée du prince, ses énormes dettes contractées pour débauches et folles dépenses, son indifférence pour un mariage légal; de l'autre, la légèreté de Caroline, sa convoitise pour les plaisirs, et une certaine chronique d'amours clandestins, tout cela, dis-je, faisait mal pronostiquer de ces fiançailles princières, qui furent célébrées avec le simple cérémonial de cour, sans qu'il y eût de part et d'autre la moindre sympathie. Le lendemain, après que le prince eut passé la nuit ivre-mort, il lui vint dans l'esprit de se défaire de sa femme; aussi l'accablant de calomnies et d'injures, il la renvoya. Néanmoins, de cette union malheureuse il naquit une fille, mais quelques démarches que l'on fît auprès de lui pour le réconcilier avec sa femme, elles n'aboutirent à rien, car il ne voulut pas même en entendre parler. Alors la princesse se retira dans sa villa de Blackheath, où elle se dévoua entièrement à sa petite Charlotte.

Lorsqu'au mois de février 1811 le prince fut appelé à régir l'État, pour la démence de son père, son premier soin fut d'interdire à Caroline de se présenter à la cour; ensuite, il lui enleva sa fille pour la fiancer à Guillaume duc d'Oranges, prince héréditaire des Pays-Bas; mais les négociations de ce mariage furent rompues le 16 juin 1814, faute de s'accorder sur le lieu de résidence des époux.

Le cœur rempli d'humiliatons et d'amertumes, la princesse de Galles prit enfin le parti de quitter l'Angleterre, entreprenant un long voyage; en effet, elle partit par son pays natal le 9 août 1814. De là, elle passa visiter la Suisse et l'Italie, où elle fixa sa résidence à Milan, et puis à Côme.

Ici, elle alla habiter Borgo Vico, dans la charmante villa de la marquise Héléonore Villani, née Doria-Sforza, et maintenant des marquis Rocca-Saporiti. Son Altesse royale avait une véritable cour, et parmi son entou-

rage on remarquait: La comtesse Oldi de Crème; le chev. Barthèlemy Pergami, lui aussi de Crème, ex-attaché à l'État major du général Pino, dans les campagnes de 1812 à 1814; le chev. Joseph Robert Haunaum, anglais, lieutenant de marine; le chev. Schiarini, noble de Crême; notre concitoyen le docteur physicien François Mocchetti, médecin de S. A. R.; le chev. Jean Tamassia, préfet du Département du Lario, et le consultant légal de la Royale Maison, avocat Joseph Marocca de Milan. Il y avait en outre la fine fleur de la noblesse et des savants, qui allaient à l'envi rendre leurs hommages à la princesse; entre autre, l'illustre physicien Alexandre Volta, l'abbé Pierre Configliacchi, le chev. Vassalli, les époux Pino, et le littérateur Bernard Bellini. Comme la princesse était amateur de lettres et de beaux arts, elle se plaisait souvent à s'entretenir avec ces personnes, ce qui adoucissait un peu les chagrins dont elle était accablée.

Cependant, le palais Villani, quelque somptueux qu'il fût, ne lui offrait pas toutes les commodités que sa dignité royale demandait; aussi lui fallait-il une demeure, où elle pût se trouver, avec sa cour, plus à son aise. Ayant lorgné plusieurs fois la Villa du Garrovo, et trouvant ce domaine convenable et sympathique, elle proposa à la comtesse Calderari-Pino de lui céder cette propriété.

La femme du général qui ne visait qu'à complaire la princesse, et à lui faire fixer son séjour parmi nous, adhéra tout de suite, et le 17 juillet 1815 furent rédigés les préliminaires du contrat, où il est dit que la comtesse Pino renonçait à sa Villa, pour se rendre aux désirs de Son Altesse; mais que dans le cas où celle-ci voulût la vendre, en donnât la préférence à l'ancienne Maîtresse. Par ces préliminaires la comtesse Pino cédait pour sept mille cinq cent louis d'or (150,000 francs), non-seulement l'arrondissement des biens immeubles formant la Villa du Garrovo, mais

encore les deux petites maisons de campagne en Borgo Vico de Côme; l'une au bord du lac, et l'autre contiguë à celle-ci, n'en étant séparée que par le chemin public. L'instrument fut conclus le jour après chez M.me Villani, par les avoués des parties, c'est-à-dire: l'ingénieur architecte Caïétan Ratti, représentait S. E. la comtesse Pino; et le comte chev. Alexandre Volta, S. A. R. la princesse de Galles.

Depuis ce moment la Villa du Garrovo, par volonté de l'Auguste Acquéreuse, fut appelée Villa d'Este; nom qu'elle porte encore aujourd'hui, en hommage aux deux dynasties de Brunswick et d'Angleterre, qui descendent précisément d'une branche de la maison d'Este, transplantée de l'Italie en Allemagne par Guelfe IV fils de Cunizza (peu après l'an 1504), et en Angleterre par Georges I (1714).

Là-dessus, il fallut à la comtesse Pino se pourvoir d'une autre demeure; elle la

trouva en effet à Cernobbio même, dans celle qui prit le nom de Villa Nuova et puis Cima (1).

C'est ici que notre général se reposait tranquillement sur les lauriers cueillis dans bien des batailles, sans cesser pourtant de s'intéteresser aux événements politiques de ce temps-là. Et ce fut cet intérêt, qui attira sur fui les yeux perçants de la police autrichienne, car un certain Brambilla, qui en était le confident, en donnant connaissance à la Direction générale de la police à Venise, de son voyage en Lombardie, voici ce qu'il disait de Pino, dans sa lettre écrite de Mantoue le 16 octobre 1822.

« Quant à l'ex-divisionnaire Pino, qui habite constamment dans una villa au bord du lac de Côme, il n'est pas inutile de remar-

(1) Avant l'an 1797 il y avait ici l'église et le monastére de l'Assomption.

quer sa grande curiosité pour la marche des affaires politiques; d'autant plus qu'étant toujours l'homme dans qui les partis séditieux ont tourné leurs regards, il pourrait se faire que si une fâcheuse circonstance se présentait, il pût être employé à favoriser quelque mutinerie. Quoiqu'il ne tire pas son origine de la noblesse, toutefois celle-ci s'en occupe beaucoup. Il n'y a pas longtemps que le général en question fit peindre un grand tableau, représentant la malheureuse journée du 20 avril 1814, et duquel il en fait un pompeux étalage à ses amis. On m'assure qu'il y a dans ce tableau des allusions funestes au régime actuel, et favorables à l'indépendance de la Lombardie. »

Ce rapport était très exact; le tableau existait en effet et représentait le général Pino, qui, du portique ouvert (aujourd'hui de la Bourse) place des Marchands, harangue le peuple. C'est une toile de 2 mètres et demi de hauteur, sur un mètre et demi de

largeur peinte en détrempe au clair obscur. Les figures plus proches à celui qui regarde ont presque 25 cent. de hauteur, et c'est de l'arc qui aboutit rue des Fustagnari, qu'on en a la perspective. Au pied du tableau on peut lire l'inscription suivante: *S. E. le général de Division Pino harangue le peuple tumultueux de Milan.*

On était au 20 avril 1814, c'est-à-dire en ces moments qui devaient être fatals au ministre Prina, car c'était fait de lui, et l'on a peut-être raison de croire que le général Pino trempât dans ce massacre. Or comme celui-ci était ambitieux de voir reproduites les scènes où il fut le héros, donna lui-même la commission du tableau à un certain Migliara, auteur de trois autres peintures du même style, où ce dernier étalait toujours Pino qui haranguait la foule dans cette fameuse journée, tantôt d'un balcon place des philodramatiques, tantôt à cheval place Saint-Fidèle et place de la Cathédrale.

Ce sont des épisodes fort tristes, dignes d'être ensevelis dans un éternel oubli.

Ces tableaux se trouvaient à la Villanova de Cernobbio, et après la mort de la veuve comtesse Pino ils furent transportés à la villa Fontana, Borgo Vico de Côme, d'où il passèrent en possession de sa nièce madame Victoire Peluso, mariée au noble milanais Charles Crivelli-Visconti.

Celui-ci les plaça ensuite dans sa petite maison de campagne près de Ponzate, où ils sont encore aujourd'hui, mais dans un tel état d'endommagement, qu'aucun peintre ne saurait les retoucher.

Mais Pino possédait un autre tableau vraiment artistique et bien plus honorable pour lui, aussi mérite-t-il qu'on en donne ici un détail, car cette peinture peut servir non-seulement d'étude à un artiste ou à un historien, mais elle peut encore être d'une utile curiosité pour le public.

Cette grande toile coûta au général 22,000

livres autrichiennes, et mesure 5 m. 40 cent. de largeur, sur 3 m. 15 cent. de hauteur.

En voici l'histoire et la description.

Lorsque le général Pino revint avec sa division, de la Baltique, où il avait vaincu les Suédois, fit son entrée à Milan le 28 février 1808 : dans cette circonstance les autorités du royaume, celles de la ville, et la population entière, lui firent un accueil splendide.

Des arcs de triomphe, des illuminations, des feux d'artifices, des dîners à la cour, des bals aux théâtres, des courses de chars et de jockeys dans l'amphithéâtre Arena, et quantité d'autres divertissements, complétèrent cette réjouissance, qui dura quatre jours, et de laquelle chacun garda un long souvenir. Pino, qui était fier de cette entrée vraiment triomphale, voulut en perpétuer la commémoration par un grand tableau, où l'on pût voir effigiés les plus importants personnages militaires et civils, qui y avaient pris part.

Bosio fut le peintre choisi pour exécuter ce travail, mais plusieurs contre-temps ne permirent à l'artiste d'achever et de remettre ce tableau au général, qu'après l'an 1815.

Celui-ci, prévoyant que cette peinture l'aurait brouillé avec le gouvernement autrichien, la fit porter de Milan à Ello (Brianza), où il avait ses fonds, avec une maison de campagne toujours fermée; et ce fut seulement deux jours après sa mort, que M. Georges Fontana, son neveu, lui aussi général de Napoléon, fit une nuit transporter le tableau de Ello à Côme, sur les épaules de huit hommes. Ici, il le déroba à la vue, en le cachant dans sa Villa de Borgo Vico (1), laquelle appartint ensuite à Sébastien Mondolfo, et depuis 1881 elle est à M. Louis Legnani,

(1) Ie tiens cela d'un certain Perti septuagénaire, qui en fut témoin, étant alors en condition chez la famille Fontana.

qui garde jalousement ce tableau, car il n'en ignore pas la valeur historique et artistique.

Le sujet principal c'est la Division du général Pino, laquelle, marchant de droite à gauche de celui qui regarde le tableau, entre dans la ville par la porte Romana. Celle-ci, a sur son arc l'inscription suivante:

Trionfo della divisione italiana
comandata dal capitano generale Pino
dopo la pace di Tilsitt
presa la piazza di Stralsund
debellati gli svedesi
occupata l'isola di Rugen

Traduction Française:

« Triomphe de la Division Italienne com-
« mandée par le capitaine général Pino,
« après la paix de Tilsitt, la prise de Stral-
« sund, la défaite des Suédois, et l'occupation
« de l'île de Rugen ».

Au dedans de la Porte, on voit les premières maisons tendues en fête, et les balcons

entassés de personnes. À l'extrémité gauche, un peu en haut, la masse de la cathédrale s'élève sur la ville, qui se prolonge par degrés dans le lointain.

Un grand arbre, sur lequel ont grimpé quelques enfants, paraît aussi à gauche du tableau.

Entre l'arbre et la Porte il y a un pavillon, et sous celui-ci, M. Melzi duc de Lodi (1), avec son secrétaire à côté.

Hors du pavillon, en bas, est la fiancée du peintre Bosio, tout habillée de blanc.

Plus avant, dans un groupe, le domestique du général Pino, surnommé Papa (Pape), a la main droite levée, et il montre son maître à ceux qui sont derrière: tout près de lui, le peintre Bosio, en cravate blanche et la tête nue, tient lui aussi levé son bras droit.

---

(1) C'est une vérité historique, car il souffrait alors de la goutte.

Près de la Porte, une dame décolletée tend un petit enfant au-dessus d'une autre personne en cravate blanche, pour lui montrer la musique de la ville, qui entre dans ce moment par la Porte, jouant un air. La personne, la dame et le petit enfant forment la famille du même Bosio, à qui il plut peindre, d'abord, lui-même avec sa fiancée, et puis lui-même encore avec sa femme et son fils: bizarrerie d'artiste!

La figure que le susdit enfant semble toucher des pieds, est le comte de Brème: plus bas, deux demoiselles d'une beauté surprenante, sont assises et en train de jaser, tandis qu'une jeune femme de la Brianza, ayant les petites épées dans ses cheveux, est assise par terre avec un enfant étendu, et un panier à son côté.

Un peu plus haut se présentent cinq figures sur deux rangs; les trois derrière sont: Durini, maire de Milan, avec les deux assesseurs, Bolzani à droite, et Mozzoni à gauche;

les deux devant: Longhi, préfet du Département d'Olona, tenant dans sa main un papier roulé, qu'il doit remettre au général Pino; l'autre, le marquis Febo d'Adda.

Devant ceux-ci, monté sur un superbe cheval blanc, se détache la noble figure du général Pino, lequel, on ne peut plus sensible aux grandes acclamations qui retentissent de toute part, a son bras gauche tendu en arrière, pour montrer que la plus grande partie de ces honneurs et de ces touchantes démonstrations, sont dues aux vaillants Italiens qui le suivent.

L'Etat major à cheval vient à la suite du général.

Celui qui semble toucher l'épaule de notre héros, est son aide de camp Galeazzo Fontana; un pas en arrière, on voit Jacques Pino (frère de Dominique), lui aussi son aide de camp, portant deux médailles sur sa poitrine; à côté de celui-ci est Rivaira, autre aide de camp et chef d'escadron, avec un ruban

rouge à son bras gauche. Entre les chapeaux de ces deux derniers, paraît le visage de l'autre chef d'escadron et aide de camp, Del-Fante.

Après l'État major, marche le corps de musique avec son chef, qui, son bâton levé, donne le signal pour que l'on joue une marche.

Il vient ensuite à cheval le général de division comte Fontanelli, lequel tourne la tête pour parler au général de brigade Mazzucchelli, chevauchant à sa gauche. Leurs aides de camp, Vich à droite, Bossi au milieu, et Cima de l'autre côté, les suivent de près.

Plus bas, le colonel Rougier (1), puis le colonel Comitti, vont à pieds; le colonel Martel est à cheval, et le commandant de l'artillerie Clément, porte l'uniforme de hussard.

Les troupes à l'air martial, marchent au

(1) Qui fut ensuite l'auteur des *Italiani in Russia*.

pas, en bel ordre; elles ont à leur tête deux groupes, chacun de cinq drapeaux; ce sont ceux qu'elles ont enlevés aux ennemis.

Vers le fond, presque formant la queue lointaine de l'infanterie, on aperçoit le reste de l'artillerie et de la cavalerie, avec un troisième groupe de drapeaux ennemis.

On y distingue le général Dubois, le bras tendu et l'épée à la main, et après lui le général Casella; ensuite les généraux Bonfanti et Ballabio, et les aides de camp Jacopetti et Bianchi d'Adda. Dans un groupe en haut, et à droite du tableau, on remarque Banco, colonel des chasseurs; Narboni et Schiassetti, colonels des dragons.

Un couple étonnant et qui excelle, parmi tant de mouvement et tant de vie, est formé par De-Lorenzi, capitaine des hussards, avec son bonnet à poil sur le bras droit, el M.me Cantù-Farini habillée tout en velours cramoisi; il sont bras dessus bras dossous.

L'extrémité droite du tableau présente

une scène fort pathétique; c'est le sapeur Pirovano de Vill'Albese, qui embrasse son fils venu à sa rencontre. Presque sous leurs pieds il y a une pierre, sur laquelle on lit le nom du peintre Bosio.

Il faut encore remarquer un homme du peuple, qui, courant le danger d'être heurté par le cheval du colonel Martel, se tire de côté tout en s'accroupissant, pour l'éviter.

Presque au milieu du tableau, deux garçons marchant accouplés, écrasent la patte à un chien, qui cherche à les mordre au talon.

Enfin, à la droite des troupes, et au milieu de la foule, on voit les grandes voitures de la noblesse, avec les domestiques en livrée, et au dedans, les dames qui regardent en cachette le défilé.

Ce tableau magnifique a tant d'autres accessoires, qu'il serait trop long ici d'en faire l'énumération; nous dirons seulement que, malgré les innombrables figures dont il est rempli, on n'y voit la moindre confusion;

quant à la composition, elle est disposeé de manière à nous rappeler les chefs-d'œuvre du père de la peinture épique, Michel-Ange Buonarroti.

Dans le dernier lointain Bosio peignit nos basses-Alpes, auxquelles, il faut l'avouer, il ne sut pas donner de l'air, et pèsent sur le tableau; mais ce petit défaut n'amoindrit aucunement la beauté d'un ouvrage, où l'artiste mit toute son âme, et pour lequel il travailla presque quatre ans; car l'ayant commencé en 1812, il ne l'acheva qu'en 1815, lorsque le règne d'Italie était déjà cessé.

Pino mourut dans sa Villa de Cernobbio le 29 Mars 1826: on lui fit de splendides funérailles; et pour l'honorer plus dignement, on porta son corps à Côme, pour qu'il fût enterré dans le nouveau Camposanto (1).

---

(1) Voici la description qu'un témoin oculaire fait dans une des chroniques manuscrites :

La, sa femme lui fit dresser une chapelle, qui fut la première à y être placée. Elle est à droite de l'Eglise, après celle des chanoines. En voici l'inscription :

Per le ceneri ed in memoria
del conte Domenico Pino da Milano
cavaliere della corona ferrea di prima classe
grande ufficiale della legion d'onore
sotto lo cessato regno d'Italia
ministro della guerra
e primo capitano delle guardie reali
poscia negli eserciti austriaci
tenente maresciallo
Vittoria vedova del marchese Bartolomeo Calderari
in segno di affetto e dolore
prima d'ogni altro giusta progetto del Comune
la cappella eresse
al secondo suo consorte amorevolissimo
partito cristianamente
li 29 marzo 1826 d'anni 67

Le général Pino fut transporté au Camposanto, après les funérailles qu'on lui fit dans l'église paroissiale de Cernobbio, avec une pompe funèbre ; les troupes autri-

Traduction Française:

« Victoire Peluso, veuve du marquis Bar-
« thélemy Calderari, en signe d'affection et
« de douleur dressa avant tout la chapelle,
« d'après le projet de la commune, pour les
« cendres et en mémoire du comte Dominique
« Pino de Milan, son second époux bien
« aimé; chevalier de la Couronne de fer de
« première classe; grand officier de la légion
« d' honneur; ministre de la guerre sous l'ex-

---

chiennes qui tenaient garnison a Côme, prirent part au cortège; et le cheval du Général, tout harnaché de noir, était mené en main par son palefrenier. Un homme au maintien grave et marchant au pas précédait le cercueil, faisant paraître sa douleur pour la perte du Général: il portait une cuirasse d'acier, et la visière baissée de son casque lui couvrait le visage. Le cortège funèbre entra par Porta Sala, dite Svizzera; il traversa la ville, et sortant par Porta Torre, dite de Milano, s'achemina au Camposanto, où le Général fut enseveli avec les honneurs militaires dûs a son rang.

« royaume d'Italie; premier capitaine des « gardes royales; ensuite lieutenant maré- « chal dans l'armée autrichienne; il mourut « en bon chrétien le 29 mars 1826, âgé de « 67 ans ».

Lorsque la princesse de Galles devint maîtresse du Garrovo, songea aussitôt à y introduire de grandes réformes; ordonna de nouvelles constructions et des embellissements singuliers, pour que cette résidence fût digne d'un roi. Elle commença par faire ouvrir le chemin bel et commode, qui, du Grumello (maintenant Villa Celesia) mène à Cernobbio et à la Villa d'Este: le trait qui va du Grumello à Tavernola, tout en côtoyant le lac, fut en partie creusé dans la montagne, en partie soutenu par des murs épais, tandis que celui de Tavernola à Cernobbio traverse les champs, et est ombragé par des rangées de plantes. Enfin, tant d'autres améliorations furent introduites le long de ce chemin, qu'il devint tout-à-fait méconnaissable. Voulant

perpétuer le souvenir de ces travaux et de la libéralité de S. A. R., on plaça à l'entrée de la Villa une pierre, avec l'inscription suivante:

Karolina de Brounswik princeps Valliae in Anglia
ad publicum bonum
a pago Grumello ad Atestinam villam
sibi deliciarum et quietis sedem
rebus omnibus comparatam
repressis lacus undis effluentibus
aggerum murorum arcuum molitione
complanato solo clivis subactis ponte lapideo
Blesiae exundanti imposito
ex angusta praerupta difficili
novam hanc amplam percomodam
suo aere viam fecit
anno 1815

Traductions Française.

« Caroline de Brunswick princesse de « Galles, pour le bien public réprimant à ses « dépens les eux exubérantes du lac, avec « des digues, des murs et des arcs, fit aplanir « le sol, enlever les pentes, et construire sur « le débordant Breggia un pont en pierre:

« refit à neuf, élargit et rendit plus aisé ce « chemin, jadis étroit, escarpé et presque « impraticable, lequel, du palais Grumello « mène à la Villa d'Este, son siège de délices « et de tranquillité, pourvu de toutes les « aisances de la vie. ».

Cette pierre, gâtée par les injures du temps, fut ensuite enlevée, et maintenant on peut la voir sous une petite voûte, à droite du parc.

Pendant les travaux de la Villa, lesquels demandaient beaucoup de temps, la princesse entreprit un long voyage. Elle partit au mois de novembre; visita la Sicile, la Grèce, Constantinople, les côtes de l'Asie Mineure, l'Égypte, l'Arabie ; elle fit un pélerinage à Jérusalem; ensuite elle se rendit à Tunis, et de là, revint à son séjour favori de la Villa d'Este.

Dans son voyage, qui dura presque un an, elle fut accueillie partout avec des honneurs et des hommages dignes de sa royale per-

sonne. Partout elle laissa les traces ineffaçables de sa générosité et de sa magnificence, secourant les pauvres, et rachetant même des esclaves; aussi les populations accouraient-elles sur son passage, pour lui témoigner, par des applaudissements et des bénédictions, toute leur reconnaissance.

Lors de son arrivée à la Villa d'Este, en automne 1816, elle fut bien aise de voir accomplis tous les travaux qu'elle avait ordonnés, faisant de ce séjour un paradis sur terre. D'un côté du palais était l'eglise, maintenant démolie; de l'autre un théâtre, que l'on jugea un des plus beaux essais d'architecture de ce genre, étant reparti avec bon sens et bon goût, et orné de stucs dorés vraiment magnifiques. Il s'elevait où est la salle de conversation que l'on voit à présent.

Pendant son voyage en Italie, Lady Morgan visita en 1819 cette Villa, et en fit une description dans son ouvrage publié à Londres en 1821, que l'on traduisit aussitôt

en français (v. édition de Bruxelles, 1821, vol. 1 page 289 et suiv.).

Bernard Bellini, poète et courtisan de S. A., lorsque celle-ci revint de son heureux voyage, en voulut fêter le retour par un hymne à Apollon, où il célèbre la Villa d'une telle manière, à effacer le souvenir des jardins Hespériens, du palais enchanté d'Armida, de l'île d'Alcina, etc. (1).

La princesse se plaisait habiter tour à tour cette Villa, et l'autre qu'elle possédait à Pesaro. C'est précisément dans cette dernière qu'elle était allée passer l'hiver en 1817, lorsque le hasard lui apprit la malheureuse nouvelle de la mort de sa fille Charlotte, arrivée le 6 novembre de cette année (2).

---

(1) Pour l'heureux retour de S. A. R. Caroline de Brunswick princesse de Galles, hymne à Apollon par Bernard Bellini, Milan, imprimerie Jean Pirotta, 1816.

(2) Le mariage avec le prince d'Oranges étant manqué, la princesse Charlotte épousa, le 2 mai 1816, Léopold

Cette perte cruelle et inopinée porta un coup terrible au cœur de la pauvre princesse, d'autant plus que n'ayant pas d'autres enfants, elle avait placé dans sa fille chérie tout son amour et tout son espoir. Même dans ce malheur, elle comprit que la haine impla-

---

de Saxe-Cobourg prince héréditaire de la Belgique. Cependant ce mariage, qu'on eût cru heureux, ne fut pas de longue durée, car le 6 novembre 1817 la princesse perdait la vie, en donnant le jour à un enfant mort-né. Toute la nation anglaise avait fondé ses espérances dans cette jeune fille, et Byron lui avait adressé en 1812 ces vers: *A une dame éplorée.*

Pleure, fille de race royale! Pleure la honte d'un père et la ruine d'un royaume! Heureuse si chacune de tes larmes lavait une des fautes de l'auteur de tes jours!

Pleure! car tes larmes sont celles de la vertu, présage de bonheur pour ces îles désolées. Puisse chacun de tes pleurs t'être payé un jour par les sourires de ton peuple!

Mais Byron devait interrompre à Venise ses visions poëtiques, pour émettre un cri de douleur, et dédier à la mémoire de la jeune épouse six belles stances dans le quatrième chant (167-172) du *Childe Arold.*

cable de son mari était bien loin d'être éteinte, car il ne daigna pas même l'en avertir officiellement; et de cette haine elle éprouvait les tristes effets, quelque part qu' elle se rendit.

Mais l'infortunée princesse ignorait encore quel orage furieux planait sur sa tête.

Sir John Leach, conseiller privé du Régent, proposa le dessein ténébreux d'envoyer de Londres à Milan une commission, chargée de pratiquer une enquête contre la princesse Caroline. En effet, au mois de mars 1818, on délégua pour cette odieuse cabale M. Cocke avocat de la Chancellerie, un procureur et un colonel de l'armée anglaise, lesquels se réunirent à Milan, au mois de septembre. Ceux-ci mirent en mouvement un grand nombre d'espions entre Milan et Pesaro, corrompant les domestiques, questionnant les personnes qui, pour un motif quelconque, avaient approché la princesse; surveillant celle-ci dans chacune de ses courses, et allant même fausser

les clefs de son appartement. On ne ménagea pas les plus niores calomnies pour la perdre aux yeux de la noblesse italienne; enfin, ce fut un véritable complot contre son honneur et sa réputation. Cette enquête dura dix mois. A peine la commission a-t-elle recueilli le dossier des faux témoignages, s'en va, au mois de juillet, le déposer aux mains du Régent, et celui-ci, sur le bureau des ministres.

Un différend sérieux s'élève alors entre ces derniers et le Régent, car des raisons politiques, morales et personelles, ne permettent pas que l'on accuse effrontément la princesse. Mais le prince insiste, éclate, menace; et pourtant les chefs des tories tremblent à l'idée d'accomplir un acte qui pourrait les perdre. Le parti des wigt, guidé à la Chambre des Communes pas l'intrépide et vigoreux écossais Henri Brougham, l'homme le plus populaire de son temps, est tout favorable à la princesse, et malheur au Régent si sur ce sujet il doit s'exposer à l'élo-

quence du terrible Brougham. Le prince cessa bientôt de tout vain propos; il s'apaisa, s'accorda même avec les ministres, lesquels promirent de faire le procès à la princesse, si elle avait osé mettre le pied sur le sol britannique.

L'honneur de Caroline était encore défendu par l'ombre d'un roi. Georges III, vieux et fou, n'avait pas perdu tout son pouvoir sur le sentiment de la vieille Angleterre, et l'on avait des égards à sa personnalité, quoique déchue. Il était le soutien unique de sa nièce et belle fille, dans la vie désolée de celle-ci. Mais cette ombre aussi disparut: après 60 ans de règne, Georges III mourut le 29 janvier 1820, et ce fut à la Villa d'Este que la princesse en reçut la nouvelle.

Ce triste événement donnait le droit à Caroline de participer à la couronne d'Angleterre, comme reine épouse; mais son mari, qui prit le titre de Georges IV, fit aussitôt rayer des prières liturgiques son nom, lequel,

selon l'usage, devait être placé à côté de celui du roi.

C'est ainsi que commençait la déposition de la nouvelle souveraine. De leur côté, les ministres étaient convenus de proposer un *Bill* pour provoquer le divorce. En attendant, la vigilante police anglaise donnait des ordres à Milan, afin que l'on ne délivrât pas à la reine le passeport pour son voyage à Rome; bien plus, on défendit même aux maîtres de poste de lui fournir des chevaux et des voitures. Il fallut que la reine achetât des chevaux pour ce voyage, qu'elle entreprenait pour accomplir un vœu. À Rome on lui proposa une constitution annuelle (50,000 livres sterlings), si elle renonçait à se rendre en Angleterre; on la menaça d'un procès dans le cas de refus. Cette proposition humiliante irrita fort S. M., qui déclara qu'elle aurait employé quelque moyen que ce fût, pour confondre ses ennemis les plus acharnés. Après avoir surmonté de très grands ob-

stacles, le ministre pontifical lui accorda enfin le passeport, et le 19 avril 1820 elle quitta Rome, courant la poste vers la Grande-Bretagne. En France elle congédia sa suite, et arrivée à Calais, prit place sur un navire quelconque.

Descendue à Douvres aux premiers jours de juin, elle vola directement à Londres, au milieu des vivats répétés de la foule, et au son joyeux des cloches; et alla se fixer dans la maison de South-Audley-Street, où un grand nombre de députés des pays de Galles, d'Écosse et d'Irlande allèrent lui présenter leurs hommages, et lui baiser la main. Au dehors, une foule immense applaudissait si vivement et avec une telle instance, que la reine dut se montrer au balcon : cela mit le comble à l'enthousiasme général, et l'on aurait dit en ce moment qu'il venait d'éclater une révolution.

Voyant dans cette femme tant de courage, le roi et ses conseillers pâlirent; elle était

allée jeter le gant; il fallait le ramasser. L'avocat Brougham, fut celui chargé d'annoncer à la Chambre des Communes le retour de la reine. La menace de lui faire un procès était un vain épouvantail pour elle, qui ne demandait qu'à faire paraître son innocence.

On trouva adroite la pétition que Lord Russel adressa au roi, regardant ce procès. En elle il disait: « Nous savons que la reine a vécu plusieurs années séparée de V. M., et que pendant ces derniers six ans elle a résidé hors de l'Angleterre; il est donc impossible qu'une étrangère soit élevée au trône par droit de succession. La conduite de la reine a-t-elle pu avoir de l'influence sur la morale politique? non; elle a résidé plusieurs années sur le continent. Soit que sa conduite ait été licencieuse, comme le disent ses ennemis; soit qu'elle ne l'ait pas été, comme l'affirment ses partisans, elle ne pouvait avoir d'influence que sur les habitants de Côme ou d'Athènes; elle était nulle pour les femmes

anglaises, et était aussi loin d'influer sur celles-ci, que si elle eût été morte ». Et il demandait au roi qu'il abandonnât la procédure, lui conseillant le parti d'accabler la reine, non pas de la juger; car si le résultat du procès était favorable à Caroline, on ne pouvait prévoir à quel point s'élèverait son triomphe, et quel serait l'avilissement de la monarchie; si au contraire elle était condamnée, un sentiment général d'indignation envahirait le peuple, et S. M. perdrait le royaume, dans cette même année qu'elle l'a hérité.

Mais lord Liverpool, au nom du gouvernement, présentait un *Bill* de peine contre la reine, pour sa vie indigne, disait-il, menée à l'étranger; et il mettait en avant l'article de la loi, qui privait Caroline de Brunswick du titre de reine épouse, et des droits, des prérogatives, des privilèges et des immunités annexés à ce titre; puis l'annulation du mariage de Georges IV avec Caroline.

A ce terrible choc de ses ennemis, la reine garda un calme étonnant, et le 6 juillet elle demanda à la Chambre des lords qu'on admît ses avocats pour protester contre le *Bill;* ce qui lui fut accordé. Grâce à la parole puissante de Brougham, on ferma le débat, et le *Bill* fut ajourné au dix juillet, puis au 17 août. De cette manière les jours et les semaines s'écoulaient, et l'on était toujours incertains et peureux sur la décision à prendre. En attendant, l'agitation publique augmentait, et menaçait même d'éclater en une sédition. Beaucoup de Pairs mécontents du gouvernement, cherchaient à s'affranchir de la charge de juges; mais cela obligea la chambre à décréter une amende de cent livres sterlings, que chacun d'eux devait payer les trois premiers jours d'absence, et de 50 livres pour chacun des jours successifs. La reine étant fort irritée pour ces délais, écrivait au roi, le 7 août, une longue lettre, dans laquelle, représentant à ses yeux et à son cœur les

injustices commises en son nom contre elle, sollicitait un procès public, une cour de justice, devant laquelle elle pût proclamer son innocence.

Enfin, on fit le procès; il dura du 17 août aux 5 septembre. Beaucoup de personnes demeurantes à Milan, à Côme et à Cernobbio, furent appelées à Londres, pour déposer contre la reine.

Le premier à se présenter ce fut l'excocher du général Pino, Maiocchi Théodore, lequel, dans son interrogatoire se comporta de manière, que chacune des ses réponses était *non mi ricordo* (je ne me rappelle pas); d'où il s'ensuivit que les anglais en firent une expression vive de leur langage familier; de sorte qu'accuser quelqu'un de *non mi ricordo*, c'était l'accuser de mensonge. Parmi les témoins italiens parurent aussi Sacchi, Castelli et Cucchi; entre autres, huit de Cernobbio, savoir: Paschal Fasana, Joseph Corticelli, Joseph Tagliabue, François Ferrario,

Thomas Lagomaggiore, un certain Guggiari, homme d'affaires, attaché à la Villa d'Este, et l'hôtesse Giovita.

Dans cette occasion on put voir l'ingratitude des uns et la reconnaissance des autres, envers une femme qui leur avait fait du bien.

Le 3 septembre ce fut la grande journée de Brougham. Voulant sauver coûte que coûte la reine, le terrible avocat épuisa tout son art et toute sa doctrine, pour foudroyer le *Bill* proposé; décelant des fautes et des hontes bien pires que celles dont on accusait sa royale cliente: il n'épargna ni le roi, ni les conseillers, ni les ministres, qu'il mit au jour en face de la loi et de l'histoire.

Sa défense fut énergique, terrible, écrasante. S'il ne gagna pas tout-à-fait la cause de la reine, toujours détruisit-il celle du fameux *Bill;* en effet, on l'ajourna à six mois, ce qui voulait dire l'abandonner à jamais.

De cette scandaleuse procédure la reine

sortit à son honneur et triomphante, et la ville de Londres lui témoigna de mille façons tout son enthousiasme. Un concours innombrable de lords et de députés se rendirent chez la reine, pour la féliciter de sa victoire. Mais son innocence était-elle prouvée? Non. Bien plus, les dépositions des témoins auraient prouvé qu'elle était coupable. Mais ces témoins avaient-ils été sincères? Point de tout. Les ministres même du roi reconnurent que beaucoup d'entre eux avaient parjuré, et qu'il avait fallu bien de l'argent pour les corrompre. Les lords étaient si peu convaincus des accuses dont la reine était accablée, qu'ils ne dissimulèrent pas une certaine complaisance, pour l'échec que Brougham, par sa puissante parole, fit essuyer au gouvernement.

La presse anglaise, animée en faveur ou contre la reine, dut faire paraître au monde entier la joie publique, pour la victoire de celle-ci. Afin d'agiter l'opinion universelle

contre la princesse, pendant son exil volontaire, comme pendant son procès, ses ennemis avaient publié quelques brochures injurieuses (1).

Mais les partisans de Caroline voulant à leur tour confondre ces vils pamphlétaires,

(1) Parmi celles-ci, il y en a une portant ce titre : Lettres de deux mandarins de la péninsule de Corée et de deux Grands Docteurs (???) des états unis du Japon, touchant la princesse de *Fangadi*. Odesse 3529. C'est un petit volume de 124 pages. Ces lettres, qui montent à 71, paraissent écrites da la Corée (Italie) au Japon (Grande-Bretagne) et vice versà; on fait parler entre autres le docteur Mocchetti (*Falkuti*), Bellini (poète), Tamassia (Faux mandarin). Sous le nom de *Komorthaci* se cache Côme, ville des oignons, *Grathachimchi* c'est la Lombardie, *Pirhoplogoms* la Sicile, *Ourglominthaci* Rome, *Glomglomthaci* Naples, etc. On y altère les voyages et les scénes domestiques de la princesse de Galles (*Fangadi*). — Grâce à l'amabilité de l'avocat monsieur Cencio Poggi, je pus consulter le susdit volume, aujourd' hui si rare à trouver.

cherchèrent, par des documents à la main, à mettre en évidence, d'un côté, la perfidie du gouvernement anglais, les injustices ouvertes et la haine de la cour; de l'autre, la conduite irréprochable de la princesse de Galles, et les nombreux bienfaits qu'elle prodigua partout où elle se rendit. Parmi ces documents favorables il y avait: Le journal d'un voyageur anglais, ou souvenirs et anecdotes touchant S. A. R. Caroline de Brunswick princesse de Galles, de 1814 à 1816, traduits en italien par B. D., et en français par C. G. — Lugano 1817, chez François Veladini et C.. Brochure de page 45. = Georges Dandin ou l'échelle matrimoniale de la Reine d'Angleterre; petit conte national traduit de l'anglais, par l'auteur de la Maison politique que Jacques a bâtie, avec quinze gravures — Paris chez Ponthieu, 1820. Broc. de 23 pages; les vignettes sont des caricatures représentant Georges IV. = Voyages de sa Majesté la Reine d'Angleterre

et du baron Pergami, son chambellan, en Allemagne, en Italie, en Grèce, en Sicile, à Tunis, à Jaffa, à Jérusalem, a Constantinople, etc. pendant les années 1814, 1815, 1816, 1817, 1818, 1819 et 1820, avec des anecdotes curieuses et piquantes, par Tarmini Almerté, Grec d'origine, attaché a S. M. depuis son départ jusqu'à son retour, et témoin non entendu dans la procédure. — Paris, imprimerie Lefebvre, 1821. Broc. de 174 pages, avec les deux portraits de la reine et de son chambellan.

Maintenant il ne manquait plus à Caroline de Brunswick que de ceindre la couronne d'Angleterre, comme reine épouse; aussi en présenta-t-elle la réclamation au mois de mai 1821, car il s'approchait la solennité du couronnement du roi à Westminster. Mais sa revendication fut repoussée, sous le prétexte qu'aucune loi n'accordait à la reine épouse le droit aux honneurs du couronnement. Et ce n'est pas tout. Lors-

qu'elle se présenta aux portes de Westminster pour assister à la cérémonie, on lui en empêcha l'entrée. La pauvre reine ne pouvant survivre à un coup si terrible, succomba le 7 août de la même année. Sa dépouille fut transportée à Brunswick, et l'on mit sur sa tombe l'épitaphe suivante, qu'elle même dicta avant de mourir: « A la mémoire de Caroline Amélie Elisabeth de Brunswick, reine méprisée d'Angleterre ».

Que ton sort fut triste pauvre infortunée!
Et que de regrets laissa ta mort partout!

Georges IV, qui se trouvait en Irlande, quand on lui apporta la nouvelle de la mort de sa femme, s'écria: « Enfin je puis reprendre ma liberté! » Liberté oui, mais non pas la paix, car la génie de Byron le poursuivait incessamment par sa fameuse invective de l'*Avatara Irlandais* (la descente du dieu en Irlande).

Voilà la femme qui unit son nom à tant de souvenirs, et de laquelle l'opinion publique

s'occupa pendant longtemps; en effet, son souvenir est toujours vif, surtout à Cernobbio, où sont encore les traces de sa magnificence (1).

Lorsque la princesse de Galles, reine d'Angleterre, quittait ces rivages pour se rendre encore une fois à Rome, elle vendit la Villa d'Este à S. E. Jean Torlonia duc de Bracciano, lequel, mourant en 1829, la laissait à ses enfants, Charles et Alexandre.

Dans la même année, ceux-ci la vendirent au prince Dominique Orsini duc de Gravina.

---

(1) Ceux qui aiment connaitre les détails des vicissitudes de Caroline de Brunswick et de son procés dramatique, doivent lire: *Les souvenirs du médecin de la Reine Victoria,* de Saint-René Taillandier, dans la *Revue des deux mondes,* 1 janvier et 1 février 1876 — Louise Saredo introduisit dans la *Nuova Antologia,* 15 mai 1884, une de ses études sur la princesse Charlotte d'Angleterre, laquelle n'est pas sans intérêt.

Mais ni les Torlonia (1) ni Orsini n'habitèrent jamais cette Villa, qui, d'agréable demeure qu'elle était, devint un lieu désert. Les arcs de triomphe et les murs de l'édifice tout délabrés, les stucs se détachant des voûtes et des parois, les allées où l'herbe croissait démesurément, rendaient ce morceau de paradis horriblement sauvage. Le voyageur à qui il prenait envie de le visiter, se sentait plongé, magré lui, dans une rêverie mélancolique; et songeant à la caducité de la grandeur humaine, il en sortait plus triste que s'il eût lu les Nuits de Young.

En 1833, le baron Caïétan Hippolyte Ciani acquit enfin la Villa abandonnée, et comme il voulait y fixer sa demeure, employa beau-

(1) Je trouve curieuse l'étymologie qu'un esprit bizarre donna de ce nom, le faisant dériver de *Tour Olonio*, lieu jadis fortifié au bout de notre lac, sur les confins de la Valteline, comme si les ancêtres de cette puissante famille romaine étaient originaires de ce lieu.

coup de temps et d'argent pour la remettre à l'ancienne splendeur. Il commença par faire démolir quelques constructions, les remplaçant par d'autres qu'il fit bâtir selon son goût; et parmi celles-ci, l'édifice à gauche de la Villa, tout élégant et bien disposé, où, en 1856, il ouvrit le 5 Juillet un établissement hydrothérapique, et plus tard l'hôtel *Reine d'Angleterre.*

Le baron Ciani étant mort, une Société de capitalistes fit achat (vers 1868) de toute la possession, y compris l'exploitation de l'Hôtel, qu'elle continua avec succès jusqu'à 1873; ensuite elle céda le tout ensemble à une Société anonyme, qui est la propriétaire actuelle, représentée par monsieur Gianella.

Et comme le but principal de cette dernière était d'y fonder un grand Hôtel, qui pût offrir toute commodité désirable à des personnes, à des familles entières, quelque élevé que fût leur rang, elle y opéra de grands changements, sous la direction du chev. ingénieur Odasio de Milan.

La Villa d'Este ainsi transformée, peut se considérer comme bâtie à neuf. En effet, les deux ailes du palais, lesquelles étaient jadis au niveau du premier étage, furent élevées à la hauteur du corps du milieu, tandis qu'on en prolongea de beacoup les côtés vers la partie postérieure. Le théâtre fut entièrement démoli, et à sa place on forma la salle de conversation, dont nous avons déjà parlé: l'escalier qui était à gauche de l'édifice fut détruit, et l'on y remplaça les deux qu'on voit actuellement dans le vestibule; on plaça le bureau du grand Hôtel dans le cabinet des bains de la princesse de Galles. L'Hôtel *Reine d'Angleterre* fut supprimé, et de ses chambres on forma des habitations à l'usage des particuliers.

Toutefois, il est à regretter qu'en introduisant toutes ces innovations, on ait sacrifié des fresques très estimables, l'église et le beau théâtre, qu'on aurait pu ménager, si l'on avait mieux étudié les moyens pour sauver

le bon, sans entraver l'idée de l'architecte.

Cependant, c'est avec raison que cet Hôtel jouit d'une renommée européenne, car dans tous les guides on lit le nom du Grand Hôtel Villa d'Este et Reine d'Angleterre; ici est le rendez-vous des Lucullus des différentes nations, lesquels y accourent en hiver pour fuir les brouillards épais de leurs capitales, et en été, afin de jouir l'air frais de cet éden délicieux. Parmi les personnages les plus importants qui de nos jours logèrent à la Villa d'Este, il faut distinguer: Le roi Ferdinand du Portugal (père du souverain Louis décédé le 19 octobre 1889), lequel vint y demeurer deux fois, c'est-à-dire, en 1857, et au mois d'août 1880; Marie Alessandrowna impératrice de Russie, laquelle y passa l'automme de l'an 1868; et le 29 octobre de la même année, la Villa d'Este fut visitée par S. M. Victor Emmanuel II roi d'Italie. En 1869, la malheureuse Charlotte, impératrice du Mexique, courait à ces rivages pour sou-

lager ses chagrins, et retremper ses forces affaiblies. Émile Broglio, un des plus célèbres économistes italiens, vint aussi y séjourner en 1870, étant alors ministre de l'instruction publique.

Maintenant la Villa d'Este et toutes ses dépendances sont splendidement éclairées à la lumière électrique, car les propriétaires, voulant introduire dans leur maison ce dernier progrès de la science, n'ont ménagé aucun moyen pour qu'il vînt embellir, d'une nouvelle façon, ce séjour aux étrangers.

L'Hôtel est le centre d'agréables et magnifiques excursions, et M. M. les touristes trouveront très intéressantes les ascensions au Mont Generoso, élevé 1728 mètres sur le niveau de la mer (3 heures $^1/_2$); au Mont Bisbino, qui est à 1346 mètres du même niveau (2 heures $^1/_2$); à Lanzo d'Intelvi et au Belvedere, vis-à-vis de Lugano et de la grand' chaîne des Alpes Suisses (4 heures); en moins de deux heures on va en Brianza, appelée

le jardin d'Italie; en une heure et demie on peut se rendre à Varese, par le chemin de fer, et en une heure à Lugano.

Des voitures à deux et à quatre chevaux sont toujours prêtes dans l'intérieur de la Villa, pour le service de M. M. les voyageurs; et lorsque ceux-ci arrivent à Côme par le chemin de fer, trouvent toujours à cette gare l'omnibus de l'Hotel, qui en 20 minutes les conduit à la Villa d'Este.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

Ferrovia Gottardo
Bellinzona
Locarno
Colico
Pino
Porlezza
Menaggio
Luino
Cadenabbia
Bellagio
P. Tresa
LAGO MAGGIORE
LAGO DI LUGANO
LAGO DI COMO
Laveno
L. di LECCO
Varese
VILLA d'ESTE
L. VARESE
Chiasso
Cernobbio
COMO
Erba
Lecco
Arona
Sesto Calende
Camnago
Gallarate
Saronno
Monza
MILANO

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 080172726